

« Ingólfur ! Mais quel Ingólfur ? »

Le rôle des archéologues dans la mutation du récit national islandais

◇ Sandra Coullenot

Cet article repose sur une recherche doctorale présentant une ethnographie de la maison en tourbe islandaise comme élément constitutif du récit national islandais. Cette enquête de terrain effectuée entre 2006 et 2017 s'appuie sur des références bibliographiques et des entretiens menés auprès d'experts.



Excellent prétexte à l'observation de ce que l'on appelle l'islandicité, la maison en tourbe fait surgir plusieurs questionnements dont le suivant : les acteurs de sa patrimonialisation – tels que les archéologues – contribuent-ils au renouvellement de l'identité culturelle islandaise ? Si oui, quels discours tiennent-ils ?



J'ai enquêté sur le patrimoine bâti islandais comme une façon ancestrale d'habiter un monde insulaire mais aussi comme une relation à notre monde actuel. Ce sujet a été traité alors que l'Islande connaissait un tournant politico-socio-culturel fort (crises financières et politiques, tourisme de masse, protection de l'environnement et changement climatique). Ce tournant est contemporain

◇ Sandra Coullenot, ethnologue et docteure en anthropologie (Centre Max Weber de l'Université Jean Monnet de Saint-Étienne), illustratrice indépendante. Médiatrice culturelle et responsable du Musée archéologique de Champagnole.



THE TELLING OF A MODERN NORTH: IDENTITIES, IMAGES AND CRITICS

d'une prise de conscience par les institutions culturelles de la valeur du bâti architectural, ouvrant la voie à une nouvelle conception du patrimoine culturel islandais en général et de l'objet maison en tourbe en particulier.



L'habitat en tourbe (le mot *torfhús* est utilisé en islandais) est une auto-construction qui s'est adaptée au territoire insulaire islandais lors de sa colonisation au IX^e siècle et n'a cessé de connaître des transformations jusqu'à sa progressive

disparition au milieu du XX^e siècle.

Sur l'île, les quelques maisons encore visibles prennent la forme :



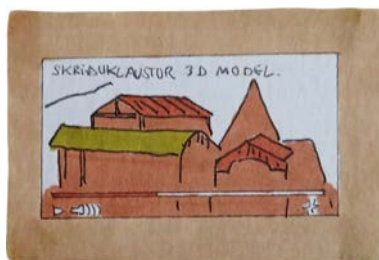
de vestiges archéologiques...



...de bâtiments historiques tardifs...



...et de reconstitutions physiques...



...ou virtuelles.

Toutes nécessitent une maintenance régulière faisant appel à un savoir-construire spécifique dont les garants sont aujourd'hui peu nombreux.

Avant d'en venir aux archéologues, tâchons de définir de manière plus approfondie la maison en tourbe islandaise !

Import d'un modèle architectural Nord Atlantique :

- *structure* en bois fichée dans des trous de poteaux avec parfois des fondations en pierres,
- *charpente* préalablement recouverte de branchages puis d'un revêtement herbeux,
- *murs* composés de blocs de tourbe,
- *intérieur* partiellement paré de lambris en bois.



La morphologie de la maison en tourbe est évolutive et varie en fonction des régions allant de la maison longue à un plan plus déployé dans l'espace (pièces desservies par un couloir central).

Cet habitat traditionnel, où les humains cohabitent avec les animaux, présente de nombreux défauts. Son architecture est rustique, toujours changeante et faite de malfaçons :

- l'ensemble peut être dissymétrique ;
- les murs sont parfois tordus, obliques, courbes ;
- des trous se forment ici et là ;
- les sols sont accidentés ;
- des linteaux sont infléchis.

Mais chacun de ces vices de construction font de chaque maison un lieu unique. Pour l'artiste islandais Hannes Lárusson, cette mise en œuvre asymétrique due à l'emploi d'un matériau organique relève d'une dextérité toute poétique et esthétique (Lárusson 2014: 12). Plan plus déployé dans l'espace (pièces desservies par un couloir central) :



Ísleifsstaðir



Stallakot



Stöng 1104



Forna Lá



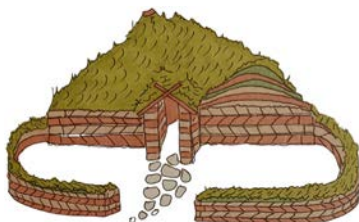
Gröf 1362



Glaumbær 1681



Afin de se rendre compte de la nature plurielle de ce patrimoine en terre et de son statut actuel, je propose d'en faire une description en six aspects



Par ses abords, la maison en tourbe est un habitat vivant et indissociable de son paysage insulaire.



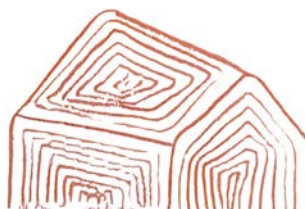
Elle est un objet archéologique emblématique.



Avec un corpus de bâtiments remaniés ou reconstitués, elle est une enveloppe éphémère.



La maison en tourbe est aussi une ossature, celle d'un savoir-construire transmis de génération en génération.



Elle est également un espace domestique où se performant le travail, le divertissement, l'intimité, la mort, la vie etc.



Enfin, elle peut être une ruine avec un processus de disparition caractéristique.

Au fil du terrain, et pour aller au-delà de ces six aspects descriptifs de la maison en tourbe, l'hypothèse que cet objet architectural pouvait s'inscrire dans le concept de nordicité et d'islandicité – deux notions développées entre autres par le chercheur canadien Daniel Chartier – s'est imposée.



[...] [À] partir des récits grecs en passant par les textes bibliques, les sagas nordiques et les récits des grands explorateurs dans l'histoire occidentale, le Nord constitue un espace mythologique travaillé par des siècles de figures imaginaires. (Chartier 2018 : 46)

En d'autres termes, le Nord se définit comme :



[...] [U]n discours culturel appliqué par convention à un territoire donné dont l'épaisseur mythique et discursive dépasse largement les descriptions géographiques, et dont les frontières varient selon les époques.» (Chartier 2018 : 46)

En tant que territoire reconnu pour sa matière orale et littéraire, l'Islande a une place particulière dans ce Nord conceptualisé. Bien

avant la maison en tourbe, c'est avant tout son mythe de fondation – considéré comme ancien même si la colonisation de l'île ne remonte qu'au IX^e siècle de notre ère – qui a nourri ces champs d'études de l'islandicité.



La construction discursive de l'«Islande» amalgame les dramatisations narratives, des synthèses successives, des nœuds discursifs, des vecteurs dominants, un maillage entre des événements contextuels [...] et un fond discursif pérenne, résistant et mélioratif, fruit d'une accumulation ancienne de discours. (Chartier 2018: 46)

Dans un souci de compréhension et d'approfondissement du concept d'islandicité, ma recherche m'a menée à constater que le motif de la maison en tourbe en faisait donc bel et bien partie par sa capacité à révéler des aspects intéressants et moins connus de l'identité



islandaise. Par exemple, certains des aspects évoqués précédemment – tels que l'espace intérieur et la ruine – m'ont permis de mettre à jour des traits plus sombres de la maison en tourbe: l'obscurité des bâtiments, les violences domestiques ou encore l'insalubrité qui a longtemps placé la maison en tourbe comme étant la honte de la nation (Hafsteinsson 2010). Ces aspects négatifs sont rarement évoqués, comme une «barrière discursive» (Chartier 2018: 46) pour maintenir la

vie insulaire à l'abri des regards extérieurs (visiteurs, touristes, médias étrangers etc.). La méconnaissance d'aspects obscurs de la vie islandaise d'autrefois – mis en avant par l'étude de la maison en tourbe – montre que l'île tient à maîtriser l'image qu'elle veut donner d'elle au monde extérieur révélant une tension certaine entre son désir de modernité et son attachement à l'ancestralité.

Daniel Chartier argumente dans ce sens :



De 2007 à 2010, Daniel Chartier a dirigé le projet ÍNOR, une recherche collective et pluridisciplinaire sur les images culturelles de l'Islande liées au Nord.

[...] [L]e discours sur l'Islande, à la fois millénaire et contemporain, se scinderait entre discours "de l'intérieur" (islandais) et "de l'extérieur" (sur l'Islande). La tension entre les deux se manifesterait par des écarts et des incompréhensions – parfois aussi (comme un prolongement) par une fascination. (Chartier 2018 : 46).

Tout comme Karen Oslund :

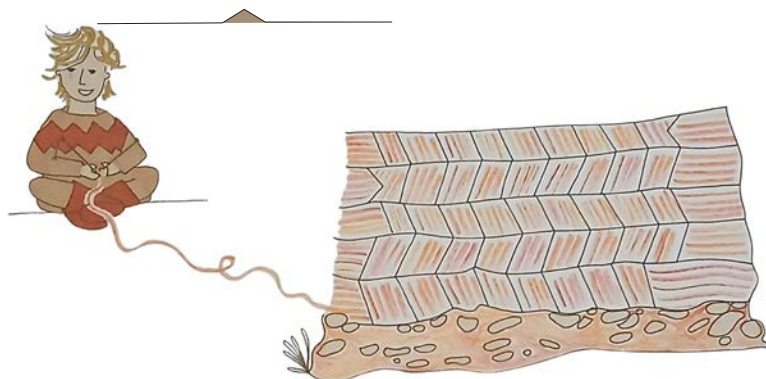


Karen Oslund est une historienne américaine. Elle enseigne à la Towson University dans le Maryland. Ses études portent sur l'Arctique et le Nord de 1750 à nos jours.

À y regarder de plus près, il existe après tout une certaine tension entre les concepts d'«Islande historique» et d'«Islande moderne». [...] La nature et l'histoire islandaises continuent d'exister – elles sont à présent en vente. Aux yeux du touriste, même dans la littérature la plus récente, ces deux images existent simultanément, sans se contredire l'une l'autre. (Oslund 2013 : 47)

Les références bibliographiques et les entretiens auprès d'archéologues et de chercheurs proches de la discipline montrent que la maison en tourbe – dans sa définition ethnographique – représente un environnement culturel en lien avec le rassemblement de la famille,

les conditions climatiques et la présence ou non de lumière naturelle régulant les activités du dehors et du dedans, et la pratique de l'oralité et de la lecture. Pourtant, l'absence de vestiges anciens en élévation implique que la maison en tourbe soit devenue un motif archéologique à la forte puissance spéculative et imaginative.



Kristján Mímisson a fait des études d'histoire et d'évolution humaine. Il est l'auteur de l'article « Building Identities: The Architecture of the Personna. » (2016)

Pour l'archéologue Kristján Mímisson, l'architecture vernaculaire islandaise constitue un des objets les plus importants et constants de l'archéologie islandaise (Mímisson 2016: 208). Il souligne également que les fouilles de sites de fermes de périodes variées ont dominé la discipline (Vésteinsson 2004, 2010).



L'hégémonie d'une typologie évolutive et figée de l'habitat en tourbe a perduré dans la pratique de l'archéologie islandaise de ses prémices (au XVII^e siècle) à nos jours mais elle a surtout trouvé son assise au XIX^e siècle avec Valtýr Guðmundsson et Daniel Bruun.



Valtýr Guðmundsson
Historien Islandais
(1860-1928)

Daniel Bruun
Officier et antiquaire Danois
(1856-1931)

Pourtant, depuis les années 1990, certains archéologues s'attachent à déconstruire le discours monolithique sur la maison en tourbe. Avec un nouvel usage des sources écrites anciennes, un nouveau corpus de vestiges, des restitutions de bâtiments et des expérimentations, les archéologues bousculent avant tout les acquis sur l'habitat vernaculaire. L'avènement de nouvelles technologies pointues et la diffusion et la médiatisation des données post-fouilles ont aussi contribué à ce processus.

Pour Orri Vésteinsson, historien et archéologue, le grand public n'a pas nécessairement conscience des différences constructives entre les bâtiments et estime que beaucoup de préjugés circulent encore sur la maison en tourbe.



Orri Vésteinsson est historien. Il enseigne au sein du département d'archéologie de la faculté d'histoire et de philosophie de l'Université d'Islande. Il est également archéologue et a dirigé de nombreuses fouilles.

Son confrère Kristján Mímisson s'est lui penché sur la genèse et la perpétuation de la typologie évolutionniste de l'architecture vernaculaire islandaise en tourbe (Mímisson 2016: 207-208). Selon lui, en enfermant les vestiges dans un schéma restreint qui ne prend pas en compte les variations chronologiques et régionales, ils sont devenus un métarécit constamment revisité et reproduit depuis la fin du XIX^e siècle. À

travers ses investigations de terrain, Kristján Mímisson offre une analyse critique inédite. Il s'attache au lien entre la pratique de l'architecture et les identités sociales de ceux et celles qui font et vivent cette architecture.

En singularisant son regard sur une maison en particulier et en l'extrayant d'une typologie devenue obsolète, Kristján Mímisson soutient que l'on pourrait voir les bâtiments différemment: ils ont des

usages multiples, cristallisent des mouvements, impliquent des actions, subissent des altérations, nécessitent de la maintenance et révèlent aussi des éléments bâtis illogiques et/ou construits spontanément (Mímisson 2016: 213).

Tous ces détails mettent en valeur de façon inédite la relation entre les matériaux et les humains. Kristján renvoie par exemple aux travaux des archéologues Neil Price, Bjarni Einarsson, Karen Milek et Steinunn Kristjánsdóttir et de l'anthropologue Anna Lís Rúnarsdóttir touchant à la culture matérielle en lien avec l'espace social de la maison en tourbe (voir bibliographie).

La thèse doctorale de Kristján Mímisson, soutenue en 2020, est basée sur le terrain et les fouilles qu'il a effectués entre 2005 et 2009 sur le site de Búðarárþakki. Il y introduit la notion de biographie de site après avoir constaté que bien souvent les vestiges archéologiques (objets et structures architecturales) étaient exclus de tout cycle de vie.

En me focalisant sur la discipline archéologique, je tente de démontrer que la nouvelle pratique de l'archéologie de la maison en tourbe bouleverse par conséquent le récit national



islandais reposant en partie sur de grandes figures fondatrices à la frontière entre la fiction et la réalité.

La légende islandaise – d'abord orale – s'inscrit dans la pérennité avec la production et la diffusion de manuscrits essentiellement produits au XII^e siècle. Elle prend une dimension politique inédite au moment de l'Indépendance de l'île (XIX^e siècle) en nourrissant le récit national islandais. Les érudits et antiquaires islandais ont sélectionné et mis en avant des événements glorieux peuplés de héros et d'héroïnes qui accomplissent des exploits dans une géographie sans pareil.

Ainsi, la fondation de l'Islande ne prend pas naissance avec une figure mythique mais avec une personne a priori réelle – un certain Ingólfur Arnason – issu d'un contexte historique récent et devenu l'archétype de celui qui a colonisé l'île en premier avec son frère à un moment précis, à savoir vers 874. Ingólfur illustre la phase du Landnám (la prise de la terre) et le manuscrit qui la relate se nomme *Landnámabók* (Le Livre de la Colonisation, rédigé au XII^e siècle).



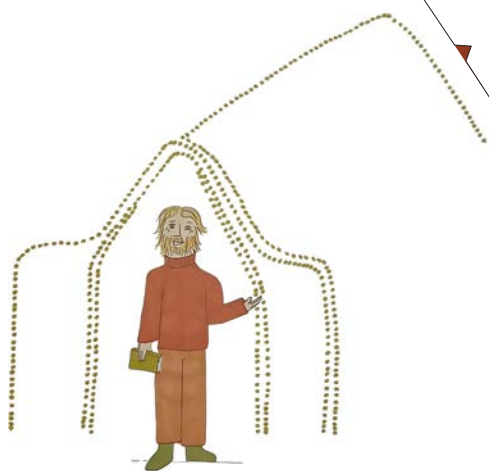
Ingólfur



Terry Gunnell est folkloriste et enseignant à l'Université d'Islande.

Ce roman des origines a pour héros un homme dont les parents sont inconnus. Ingólfur est donc d'emblée islandais, ce qui arrange bien les choses, car il doit rester le point zéro. (Gunnell in Lemarquis, 2014: 34-35)

Le livre de la colonisation (*Landnámabók*), rédigé en islandais, est l'acte fondateur plus par la référence incontournable qu'il deviendra que par l'exactitude de ce qu'il nous rapporte. (Gunnell in Lemarquis, 2014: 35)



Le *Landnám* joue néanmoins un rôle important dans le fondement de l'histoire et de l'archéologie islandaise. Mais c'est aussi celui par qui s'opère le bouleversement le récit fondateur du peuple islandais.



Régis Boyer, qui fut le spécialiste français des littératures et civilisations scandinaves, rapportait déjà des changements dans son ouvrage consacré aux Vikings :

Notons simplement pour le moment que l'île, dont les toutes dernières recherches archéologiques tendent à remettre en question les affirmations, jusqu'ici incontestées, du Livre des Islandais d'Ari Þorgilsson le Savant et des Livres de colonisation islandais, a pu être connue et habitée bien avant 874 [...]. (Boyer 2008 : 169)

La colonisation a donc pu se produire à plusieurs endroits en Islande et peut-être avant même 870 comme cela est communément admis. La nécessité de réactualisation de cette période historique est également appuyée par l'historien Gunnar Karlsson dans son histoire grand public de l'Islande (Karlsson 2010:4).

Orri Vésteinsson, archéologue cité précédemment, s'est intéressé de près aux vestiges du complexe fermier de la rue Aðalstræti, situés au cœur de la capitale Reykjavík, initialement découverts dans les années 1970 et à nouveau fouillés en 2003. Ce site archéologique, aujourd'hui devenu la *Settlement Exhibition*, est associé à la première implantation sédentaire islandaise, et donc en lien direct avec la figure d'Ingólfur Árnasson. Pour Orri Vésteinsson, le message que veut véhiculer l'archéologie et ce que veut le public sont parfois deux choses distinctes. Dans



[...] [P]armi la plupart des visiteurs étrangers, qui peut bien se soucier du nom d'Ingólfur ? Mais pour la plupart des Islandais, c'est tout ce qu'ils veulent entendre ! (Extrait d'entretien traduit par l'auteure).

l'environnement reconstitué de la *Settlement Exhibition*, l'archéologue considère qu'il est possible de déambuler et d'imaginer qu'Ingólfur a vécu ici. Mais le visiteur peut également aller plus loin et se dire que les choses étaient plus complexes.



Ingólfur reste une référence immuable pour les Islandais. Cela pourrait-il changer ?



Lors de notre entretien en 2017, Orri Vésteinsson cite son confrère Bjarni Einarsson, connu pour travailler spécifiquement sur des sites en lien avec la colonisation de l'île, remettant ainsi en question la problématique du premier colon. Ces dernières années, Bjarni est l'archéologue islandais qui incarne le plus ce désir de changement des narrations et il aime provoquer le débat lors des colloques, dans la presse

ou sur les réseaux sociaux. Orri me rapporte que lorsqu'un journaliste interroge Bjarni Einarsson alors qu'il opère une nouvelle fouille, à la question classique « Avez-vous trouvé Ingólfur? », Bjarni assène sa fameuse réponse :

« Ingólfur!
Mais quel Ingólfur? »

En 2008, l'archéologue Mjöll Snæsdóttir – interrogée par une de ses consœurs Birna Lárusdóttir – a également eu à en découdre avec la présence imposante d'Ingólfur lors des fouilles de la rue Aðalstræti :

Quand nous avons fouillé à Reykjavík, il était commun pour les journalistes de nous demander si nous avions trouvé Ingólfur. Mais cela ne fonctionne pas ainsi en archéologie : on ne peut pas toujours connecter ce que l'on trouve à des personnes, c'est même très rare [...] L'archéologie traite surtout du quotidien des gens, peu importe si leurs noms figurent dans un manuscrit ancien ou non. (Lárusdóttir 2010: 11-12, traduit de l'anglais par l'auteure)



Bjarni Einarsson a travaillé au Musée national d'Islande et au Musée de plein air d'Árbær. Il dirige aujourd'hui l'opérateur archéologique privé Fornleifafræðistofan. Ses recherches portent entre autres sur l'âge Viking et les premières occupations et adaptations humaines.



Mjöll Snæsdóttir était archéologue. Décédée en 2025, elle est une des pionnières de l'archéologie moderne en Islande.



La figure symbolique d'Ingólfur est par conséquent défiée par les découvertes archéologiques ou par les discours publics des archéologues.

Cela bouleverse les narrations traditionnelles sur les origines de l'Islande depuis plusieurs années maintenant sans pour autant nuire à l'aura populaire de la matière littéraire islandaise.


Malgré tout, en archéologie la fouille et le traitement des données sont un temps long et la restitution en différé des informations retardent ce désir de changement des discours chez certains archéologues. Modifier, ou plutôt ajuster l'histoire de l'Islande reste compliqué.

Kristján Mímisson m'expose lors de notre entretien que la vision homogène de la maison en tourbe dans la pensée architecturale et archéologique n'est pas encore abolie: les études et réflexions susceptibles d'apporter des changements sont encore sporadiques dans la littérature scientifique.

Pour Orri Vésteinsson, la seule façon de changer les choses serait:


[...] d'attaquer le récit, le récit officiel.
(Extrait d'entretien traduit par l'auteure)





Malgré sa difficile patrimonialisation, l'objet archéologique maison en tourbe est toujours au cœur d'enjeux historiques voire idéologiques forts. Depuis trois décennies environ, l'étude de nouveaux vestiges implique la métamorphose des discours sur l'histoire de l'Islande.

On ne dira jamais assez qu'elle [l'archéologie] devrait être la première, sinon l'unique science susceptible d'éclairer le problème. À condition qu'elle soit nuancée dans ses conclusions et, surtout, que les apports d'autres domaines (philologie, par exemple et certaines sources écrites exploitées précisément à la lumière des acquis archéologiques) viennent l'étayer, elle peut nous offrir des bases sûres à partir desquelles reconstituer la réalité. (Boyer 2008 : 21)



Le rôle de la maison en tourbe dans le bouleversement du récit national islandais permet également à des spécialistes variés (archéologues mais aussi conservateurs, artisans, architectes et artistes) d'exprimer leur identité, leur islandicité. Lors de mes entretiens, j'ai effectivement constaté que chacun exprimait son intimité culturelle (voir Herzfeld 2008) à travers avec la maison en tourbe.

Même si ces changements ne sont pas acceptés par tous, ils ont paradoxalement aussi été rendus possibles par une plus grande ouverture de l'île sur le monde (néolibéralisation de la politique, décentralisation culturelle et popularisation des nouveaux outils de communication).



« L'Islande n'a pas fini de nous étonner ! »

Bibliographie

- Boyer, R., 2008, *Les Vikings: histoire, mythes, dictionnaire*, Paris, Éditions Robert Laffont, collection « Bouquins ».
- Chartier, D., 2018, *Qu'est-ce que l'imaginaire du Nord? Principes éthiques*, Arctic Arts Summit, Éditions Imaginaire | Nord, collection « Isberg ».
- Edwald, A. et Milek, K. 2013, « Building and keeping house in 19th century Iceland. Domestic improvements at Hornbrekka, Skagafjörður », *Archaeologia Islandica* 10, Éditions Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, p. 9-27.
- Einarsson, B., 1994, *The Settlement of Iceland: A Critical Approach: Granastaðir and the Ecological Heritage*, thèse doctorale, Université de Gothenburg (département d'archéologie), Éditions Íslenska bókmenntafélag, Reykjavík.
- Hafsteinsson, S.B., 2010, *Museum Politics and turf-house heritage*, Rannsóknir í félagsvísindum XI, Éditions Háskóla Íslands, Reykjavík, p. 266-274.
- Herzfeld, M., 2008, *L'intimité culturelle. Poétique sociale dans l'État nation*, Presses de l'université de Laval.
- Karlsson, G., 2010, *A Brief History of Iceland*, Éditions Mál og Menning.
- Kristjánsdóttir, S., 2010, « The Tip of the Iceberg: The Material of Skriðuklaustur Monastery and Hospital », *Norwegian Archaeological Review* 43, 1, Éditions Routledge, p. 44-62.
- Lárusdóttir, B., 2010, « Archaeologists Steal Time! An Interview with Mjöll Snæsdóttir », *Archaeologia Islandica* 8, Éditions Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, p. 9-12.
- Lárusson, H., 2014, « The Icelandic Farmstead », *Warsaw Almanac*, p. 523-543.
- Lemarquis, G., 2014, *Les Islandais*, Éditions Ateliers Henry Dougier, Paris, collection Lignes de vie d'un peuple.
- Mímisson, K., 2016, « Building Identities: The architecture of the Personna », *International Journal of Historical Archaeology* 20, 1, Éditions Springer, p. 207-227.
- Oslund, K., 2011, *Iceland Imagined. Nature, Culture, and Storytelling in the North Atlantic*, University of Washington Press.
- Oslund, K., 2013, « Le Nord commence en soi: Le passé comme prologue dans la littérature de voyage en Islande », *L'Islande dans l'imaginaire*, Presses universitaires de Caen, Symposia, p. 35-47.
- Rautenberg, M. 2003, *La Rupture patrimoniale*, Éditions À la croisée.
- Rúnarsdóttir, A.L., 2007, *Á tímum torfbæja. Híbýlahættir og efnismenning í íslenska torfbænum frá 1950*, Éditions Þjóðminjasafn Íslands, Reykjavík.
- Schram, K., 2011, « Banking on Borealism: Eating, Smelling, and Performing the North », in D. Chartier et S. R. Ísleifsson, *Iceland and Images of the North*, Presses de l'Université du Québec, collection « Droit au Pôle », Reykjavíkur Akadémían, p. 305-327.

- Vésteinsson, O., 2004, «Icelandic farmhouse excavations: field methods and sites choices», *Archaeologia Islandica* 3, Éditions Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, p. 71-100.
- Vésteinsson, O., 2010, «On farm Mounds», *Archaeologia Islandica* 8, Éditions Fornleifastofnunar Íslands, Reykjavík, p. 13-39.